

Pourtant dieu sait si je le connais ce bois de Verrières ! Je l'ai arpenté dans tous les sens de long en large et en travers et aucune de ses allées ne sauraient m'être étrangères. Pourquoi aujourd'hui j'hésite tant sur mon itinéraire ? Est-ce parce que j'ai voulu cette fois faire ma balade dans un sens différent, que je n'ai pas pris d'emblée les allées qui m'étaient les plus familières ? Cette allée me semble interminable et interminablement droite. Je sais, elles sont presque toutes tirées au cordeau mais celle-ci me semble vraiment longue.

J'avance entre les grands chênes, les arbres sont apaisants et c'est pourquoi j'aime venir me promener au milieu d'eux, je sens alors mon front se détendre et mes idées se libèrent. Une allégresse tranquille s'introduit en moi petit à petit dans ce milieu paisible où seul le vent agitant les branches vous murmure une douce musique.

Aujourd'hui rien de tout ça ! J'ai l'impression que tout s'agite autour de moi et sans parler vraiment d'angoisse, je sens comme une gêne. Qu'est ce qui peut bien y avoir là-bas ? Qu'est ce qui brille dans l'ombre des arbres ? Ne serait ce pas des voitures ? Le bois est interdit à toute circulation, ce ne serait pas possible. Je m'avance toujours dans cette allée décidément trop droite, à trois ou quatre cent mètres, ça brille toujours sous les branches, ce sont bien des voitures et mieux encore, je perçois un haut parleur ! Quelque part il y a un haut parleur dont je n'entends pas distinctement le son. On donnerait donc une fête dans le bois de Verrières ? Qui se permet cela ? Un bois d'habitude si paisible, un bois où l'on peut se promener des heures sous les grandes ramures et se détendre si complètement.

Je dépasse les autos garées sur ma droite, pour la majorité d'entre elles, elles ne sont pas du département. Dans l'une d'elle une femme est en train de faire manger ses trois enfants. Je poursuis, encore des voitures. J'arrive à un carrefour, cette fois je vais bifurquer, m'éloigner de ce tumulte, peu importe si je ne reconnais pas vraiment cette allée mais je m'éloigne, je suis venu pour le calme et la solitude, pas pour la fête champêtre. Il me faut parcourir encore plusieurs centaines de mètres pour ne plus entendre ni le haut parleur ni le bruit des autos. Et pourtant, je croise encore des itinéraires fléchés accrochés aux branches : « parc auto », « rassemblement » etc.....

Tiens, une biche traverse le sentier devant moi. Sans doute fuit elle le rassemblement d'humains. C'est la première que j'en rencontre dans ce bois. On m'avait dit que quelques années avant on avait introduit des cerfs dans le bois mais je n'en avais jamais vu. Je souris, l'animal est gracieux, je l'ai à peine aperçu tant il effleurait le sol en traversant l'allée.

Encore un bruit de moteur, ils ont décidé de me gâcher ma balade ! Je me mets sur le coté et je me retourne. Un bus cette fois ! De mieux en mieux, un bus en pleine forêt, ces gens sont des iconoclastes. Le lourd véhicule me dépasse, il est vide et il bifurque au croisement suivant. Moi j'irai tout droit histoire de mettre de la distance entre lui et moi.

Mon chemin débouche sur une route asphaltée. Je la reconnais et me voila et peu rassuré, je me repère mieux et je choisis le sentier qui repart de l'autre coté de la route pour s'enfoncer dans l'ombre des arbres. Il n'y a plus de bruit de haut parleur, plus de voitures, je me détends un peu pour reprendre le pas paisible du promeneur.

Dans les hautes futaies des oiseaux mènent un drôle de sabbat, je ne les vois pas, ils sont des centaines, peut être davantage, je les sens venir sur ma gauche, leurs trilles les précèdent, des battements d'ailes dans les hautes branches, un froissement de plumes et de feuilles qui se rapproche, vaguement menaçant. Je pense aux oiseaux d'Hitchcock et malgré moi un frisson me court le long du dos. Les oiseaux sont au dessus de moi, ils sont sûrement très très nombreux car ils font un raffut monstre, la, juste au dessus de ma tête. Je lève les yeux, impossible de voir quoi que ce soit dans les hautes branches, je perçois juste des cris innombrables, perçants de milliers d'oiseaux en transit au dessus de ma tête.

Ils s'éloignent, nouvel apaisement. J'ai trop d'imagination. Je souris seul dans ce bois à nouveau familier et que je reconnais parfaitement. Il me reste quelques centaines de mètres à

parcourir et j'aurai fini ma promenade en forêt. Cette allée je l'ai parcourue des dizaines de fois, j'en savoure tous les arbres.

Tiens, une autre biche, ou la même après tout ! Oh ! Pourquoi la biche devient elle floue tout à coup ? Je me frotte les yeux, mon regard est trouble, la biche s'est arrêtée au milieu du chemin, elle me regarde, elle a la tête tournée vers moi et je ne vois que ses yeux en amandes d'un noir profond et qui me fixent. Mais sa silhouette s'estompe, je ne vois plus qu'une tâche brune devant moi, je titube, j'essaie de me raccrocher à quelque chose, mes bras battent l'air et je perds connaissance.

*

C'est un long tunnel de lumière. Il me semble avoir retrouvé mes sens, je le constate avec plaisir mais aussitôt je me demande où je me trouve.

Le tunnel débouche sur une pièce toute aussi lumineuse. Une lumière blanche semblant venir de nulle part et de partout à la fois, une pièce ni trop grande ni trop petite.

Pourquoi suis-je allongé sur une table ? Comment ai-je fait pour m'y allonger ? Pourquoi ne puis je me relever ? Je regarde tout autour, j'ai plus de curiosité que d'inquiétude. Les murs sont blancs, le plafond est blanc et le sol est blanc, mais je ne peux pas en évaluer la distance exacte, tout semble baigner dans un flou cotonneux au point que je me demande si je rêve. Je tente encore de me lever mais je ne peux pas bouger, serai je paralysé ? Me serai je fait mal en tombant tout à l'heure dans le bois ? Je dois être dans une clinique quelconque, des médecins vont venir et ils vont me soigner, j'ai du faire un malaise tout à l'heure. Un malaise devant une biche ! Je vous demande un peu !

Peu à peu je m'habitue à cet environnement clinique. La pièce semble vide à part la table sur laquelle je repose. Il me semble même que je flotte juste au dessus de cette table, je ne la sens pas sous moi, ou alors est ce l'effet de la paralysie ? Je commence à m'inquiéter, un début de panique s'empare de mon corps qui frissonne, je tourne la tête désespérément de droite à gauche à la recherche d'un être vivant, je vais même crier si cela continue.

Je voudrai crier, mais aucun son ne franchit le seuil de mes lèvres, maintenant je tremble comme les feuilles du bois tout à l'heure, je panique, je voudrais bouger, voudrais crier, voudrais partir, courir loin d'ici. Mais aussi soudainement le calme revient et je me détends, c'est alors que je perçois une forme sombre dans cet univers tout blanc. Je voudrais lui dire des choses mais toujours cette paralysie qui m'empêche de m'exprimer. Parallèlement, me parviennent des idées apaisantes, en même temps que l'ombre se matérialise peu à peu en un être tout noir, haut d'environ un mètre cinquante. Il a le corps recouvert d'une combinaison noire qui le couvre de la tête aux pieds, pas un pouce de son corps n'est apparent sous sa combinaison qui fait penser aux plongeurs sous-marins. Seuls ses yeux en amande sont perceptibles, eux aussi sont noirs et brillant, c'est cette brillance qui fait qu'on les remarque. Il a les yeux étirés vers les tempes, il me regarde intensément de ses yeux tout noirs, sans iris, et il me fait passer des messages par son regard. C'est étrange, tout de suite j'ai compris son mode de communication, son regard me fait parvenir des pensées apaisantes. Mon corps se détend à nouveau mais mon esprit est sur ses gardes. J'ai peur malgré les ondes bienveillantes qui détendent mon corps.

Mille questions traversent mon cerveau en même temps : où suis je ? Avec qui ? Je voudrais rentrer chez moi, ma femme va s'inquiéter, elle va me chercher, cela va nous perturber, il faut que je m'en aille....Il faut que je...Il faut...

Petit à petit mon cerveau a ralenti son activité, je n'arrive plus à formuler une question, quelque part dans les limbes de mon moi le plus reptilien une petite musique me dit de me détendre encore. Me détendre, c'est bien le moment ! Oui, me détendre, allons, je suis bien là, allongé sur cette table. Mais ma femme, je....Non, se détendre et se détendre encore, rien ne peut arriver, je suis entouré d'amis, ils ont le pouvoir de tout aplanir, toutes les difficultés, il

suffit de me laisser guider par eux.

J'ai le cerveau disponible, voilà, c'est l'exacte vérité, mon cerveau est disponible, débarrassé de toute sortes de scories qui l'encombraient jusqu'à ce jour et je suis prêt pour ce qui doit venir maintenant.

L'être en noir s'est rapproché de la table, il se penche sur moi, je vois qu'il a un embryon de nez et une fente à peine perceptible en guise de bouche. Nulle expression sur ce visage uniformément noir, ovale, où seuls les yeux communiquent.

Son message est toujours le même, je dois rester tranquille sur ma table jusqu'à l'arrivée des gens qui vont m'examiner.

Quelles gens ?

Aussitôt ses yeux m'envoient des ondes apaisantes, les gens vont venir, cela ne sera pas douloureux.

Mais je voudrais rentrer.....

Plus tard, plus tard, tout est fait pour que les choses se passent au mieux.

Qui êtes vous ?

Personne, je suis personne, je ne suis qu'une entité, un robot biologique, ma fonctionnalité est réduite à l'accueil des étrangers et à leur préparation psychique.

...?

Ne vous posez pas de question, vous êtes entre des mains expertes, ils vont bientôt venir vous examiner.

M'examiner ?

Nous avons besoin de comprendre votre fonctionnement, nous vous observons depuis des siècles terrestres, nous sommes parvenus à déchiffrer votre monde jusqu'au plus petit insecte et nous entrons maintenant dans la phase ultime de notre recherche, l'étude des êtres supérieurs peuplant cette planète.

Malgré mon incapacité totale à bouger ou à penser, une irrépressible envie de fou rire est montée d'un seul coup. Cela a dû se voir sur mon visage et l'entité a reculé en m'envoyant des ondes de reproche comme si j'avais commis un sacrilège. Très vite il a repris le contrôle de mon esprit et mon fou rire s'est éteint.

C'est sérieux vous savez !

Pourquoi moi ? En guise d'être supérieur vous êtes assez mal tombés.

Non pas du tout, nous savons que votre code génétique diffère peu d'un être à l'autre et vous étiez disponible.

Disponible !

Oui nous vous avons choisi pour votre disponibilité.

!!!

Vous ne pouvez comprendre le fondement de nos recherches.

Effectivement, et dans l'état de dépendance où je me trouve il n'est pas question d'approfondir.

Je renonce donc à poser mes questions, mon regard parcourt l'espace et j'ai la sensation étrange de ne pouvoir donner de dimension à ce lieu.

Ne cherchez pas à établir une quelconque relation avec ce que vous connaissez.

Je tourne la tête, il est agaçant à la fin avec ses introspections.

Ne soyez pas impatient, « ils » vont venir.

Comment ne pas être pour le moins inquiet allongé sur cette table sans pouvoir bouger, n'étant plus maître de mes gestes ni même de mes actes d'après ce que je comprends.

Je renonce donc à tout et je regarde fixement ce qui pourrait être un plafond. Mon esprit flotte comme un objet en apesanteur, sans pouvoir se fixer, sans cohérence, sans fil conducteur.

Et ils sont là, ils se penchent sur moi, ils ne sont guère différents de l'entité qui me parlait tout à l'heure, la même taille la même combinaison noire. Peut être les yeux sont ils plus expressifs, plus « parlant ».

Pour l'instant ils sont deux à se pencher sur moi, je les regarde sans émotion, l'un après l'autre.

Une voix me parvient qui me dit qu'ils vont m'examiner, que ce ne sera pas douloureux, que c'est nécessaire et qu'après ils me laisseront. L'un des deux nouveaux arrivants s'éloigne et puis il revient, il porte à la main une longue tige métallique brillante, assez fine. Au fait comment sont ses mains, je les regarde, elles sont comme les nôtres, non, elles sont différentes, je ne sais plus, je ne peux pas voir s'il y a une différence, je ne peux pas compter les doigts, peut être quatre, peut être cinq ? J'essaie de fixer mon attention mais mon cerveau se défile, il fuit les informations que je voudrais y imprimer, c'est désespérant, je suis devenu un légume.

Et puis le petit être pose sa tige métallique sur mon ventre, je le vois faire, que se passe-t-il ? La tige s'enfonce par mon nombril et descend dans mon ventre, j'ai une sensation de froid dans l'abdomen, mes yeux suivent incrédules la progression du barreau métallique qui continue à s'enfoncer dans mon corps. Je voudrais crier, je voudrais partir, ce morceau de métal qui entre en moi me fait peur, je n'ai pas réellement mal mais je panique à sa vue. J'ai des fourmillements dans tout le ventre, des sortes de vibrations à hautes fréquences, maintenant je sens mon ventre qui chauffe sous l'effet des vibrations, la température monte à un niveau qui me fait réagir, je gémiss sous la chaleur forte produite par la tige métallique. La chaleur décroît un peu en même temps que la fréquence des vibrations. Je halète, je transpire, je cherche des yeux quelque chose qui me rassurerait, mais dans ce milieu uniformément blanc rien qui me rattache à du connu.

Le petit être continue à maintenir sa tige métallique dans mon ventre, l'autre est penché auprès de lui, je sais qu'ils échangent des informations tous les deux à mon sujet mais je suis en dehors de leur sphère de communication. Je vois parfois leur tête bouger vaguement comme s'ils approuvaient ou comme s'ils niaient quelque chose.

La seconde entité s'approche de moi, il se penche au dessus de ma tête, il lève la main, il porte quelque chose entre ses doigts, une plaque métallique elle aussi. Au fait combien de doigts, j'essaie de compter, aussitôt mon cerveau m'abandonne, j'essaie encore de fixer l'attention sur ses foutus doigts, combien sont ils bon sang ! Je m'énerve en vain.

Le petit être descend la plaque métallique qui touche mon front et il la maintient ainsi, le contact est d'abord froid et peu à peu se réchauffe. Est-ce la chaleur de mon corps qui réchauffe le métal ? Non je ne pense pas car bientôt naît une sensation de chaud. Mon front est chauffé par cette plaque luisante. Comme pour la barre qui est toujours dans mon ventre, la chaleur monte jusqu'à me faire réagir et puis elle se stabilise à un niveau supportable. Des vibrations viennent vriller mon front, et au-delà toute ma tête est prise dans un étau douloureux, des vagues secouent toute ma boîte crânienne au point de me faire crier de douleur. Les fréquences diminuent, et la chaleur se répand dans tout mon corps, j'ai le sentiment très net que la chaleur de ma tête va au devant de la chaleur de mon ventre, que tout cela se rejoint au niveau de ma poitrine et irradie dans tout mon corps. Un vrai malaise me prend, je n'aime pas cette sensation, sentir mon corps plus chaud qu'il ne l'est d'habitude. Ce n'est pas de la fièvre, je ne transpire pas, j'ai chaud, très chaud, une chaleur intérieure à mon corps qui irradie vers l'extérieur, comme si je produisais de l'énergie.

Je suis nu sur la table, jusqu'à maintenant je n'en avais pas eu conscience, ou bien je ne l'avais pas remarqué, comment ai-je pu ignorer que j'étais nu ? Je jette un regard à mon corps abandonné aux deux entités qui « m'auscultent », j'ai la surprise de voir mon corps prendre une teinte orange phosphorescente ! Je produis de la lumière, mon corps produit de

la lumière orange dans cette pièce noyée de lumière blanche. Les deux teintes sont bien visibles et distinctes, je regarde avec effarement cette lumière diffuse qui beigne mon corps tout entier.

Le manège dure longtemps, je n'ai plus de notion d'heure mais je sais que c'est long, en tout cas j'en ai le sentiment. J'ai fini par m'abandonner tout à fait à mes deux investigateurs dans la mesure où je ne perçois pas de douleur aiguë, simplement une gêne et surtout une furieuse envie d'être ailleurs. J'en prends mon parti et je me détourne d'eux.

Ils restent ainsi pendant encore un long moment et puis, ils me font savoir que l'examen est terminé et je sens nettement la plaque métallique s'éloigner de mon front en même temps que la barre se retire doucement de mon ventre. La température de mon corps décroît lentement pour devenir une chaleur douce et peu à peu je retrouve mes sensations.

Les deux entités se concertent, ils ont leurs « outils » à la main, ils semblent les comparer, je n'y comprends rien, il n'y a rien à voir sur ces pièces nickelées, juste deux bouts de ferraille. Après ce moment de concertation, ils s'en vont comme ils sont venus, c'est-à-dire qu'ils disparaissent soudain.

A nouveau l'entité du début se matérialise et s'approche de moi. Puis tout redevient flou, il n'est plus qu'un fantôme noir qui s'estompe petit à petit. Je me retrouve dans le tunnel blanc qui m'aspire et m'aspire encore de plus en plus vite et jusqu'à ce que je perde connaissance.

*

Qu'est ce que je fous au pied de cet arbre ? Je me suis endormi sans m'en rendre compte ? Ce n'est pas possible ! Je me promenais dans le bois et puis une biche....et puis....Où est elle passée la biche ? Pourquoi est elle tout à coup devenue floue. Ca y est ! J'ai perdu connaissance et me voila au pied d'un arbre ! Mais pourquoi suis-je au milieu des arbres et non pas sur l'allée où j'ai rencontré l'animal ?

Je me souviens très bien de l'endroit où j'ai perdu connaissance, j'étais environ à trois cents mètres de la clairière où j'ai garé la voiture.

Je sens l'humidité de la mousse contre mes fesses, il va falloir se lever et s'en aller mon gars ! Tu ne vas pas rester la le reste de la journée. Je tente une première fois de me mettre debout et mes jambes se dérobent sous moi. Je chute lourdement sur le côté. Vexé je me remets à genoux cette fois et je tente de me remettre sur pieds. Je m'appuie à l'arbre sous lequel je me trouve. Ma tête tourne à la façon d'un manège un peu fou. Je ferme les yeux et tente de préserver mon équilibre. Je ne sais pas combien de temps je reste ainsi appuyé à l'arbre dont je ressens le lent balancement dans le vent.

Le manège ralentit et ma tête peu à peu retrouve un équilibre certes précaire mais acceptable. J'ouvre les yeux sur l'univers qui m'entoure et m'y habitue petit à petit. Bientôt je peux lâcher le tronc de l'arbre sans compromettre mon équilibre. Je tente un pas en avant, manque de tomber, me raccroche à une branche et rétablit la situation, précautionneusement je retente l'expérience, le résultat est concluant, je tiens debout et un troisième pas plus assuré me remet dans le droit chemin.

A propos de chemin où suis-je ?

Je regarde tout autour sans trop reconnaître les lieux. Je suis au milieu des bois, je ne vois pas d'allée, juste un fouillis d'arbres et de buissons dans l'ombre des grands troncs. Je m'avance avec précaution, m'appuyant aux troncs, cherchant une direction vers où me diriger et je finis par déboucher sur une allée. Je ne reconnais pas les lieux, j'ai beau tourner la tête à droite, à gauche, rien qui n'éveille en moi un quelconque souvenir.

Il faut bien que je prenne une décision, à droite ou à gauche ? Je jette encore un regard, la lumière semble venir de la gauche, donc ce serait l'ouest la bas ? Je crois bien que pour rejoindre la voiture il faut que j'aille vers l'est, je prends à droite.

Je me mets à marcher, d'abord de façon incertaine, un peu comme un homme ivre et puis,

petit à petit l'assurance me vient, je marche mieux et surtout plus vite. Je reprends petit à petit mes esprits, je regarde autour de moi, essayant de me repérer mais rien ne m'est familier. Je jette un coup d'œil à mes vêtements, je découvre que mon pantalon est boueux sur tout le côté droit. Pas étonnant j'étais allongé au pied d'un arbre. Je sursaute, qu'est ce que je faisais au pied d'un arbre endormi ?

Mille questions harcèlent mon entendement et se heurtent à un mur comme les vagues se heurtent à la digue.

Des questions qui reviennent exactement comme les vagues et chaque fois s'en retournent comme la houle rejetée par le mur et se heurtent aux vagues montantes en créant des murs d'eau. J'ai cette image en tête pour l'avoir contemplé souvent au bord de la mer.

Tout en marchant j'essaie de mettre mes idées en place mais je me heurte à l'image de la biche au milieu du chemin.

Le temps a bien changé depuis mon départ en promenade, il faisait beau quand j'ai quitté la maison, maintenant le temps est gris et crois bien que la pluie va commencer à tomber. Tiens voilà les premières gouttes. J'ai été bien inconscient de partir ainsi sans vêtement de pluie, mais franchement, qui aurait pu prévoir ! Le temps était si beau.

Je lève les yeux sur les arbres, il me semble bien que le vert des feuilles est plus sombre, peut être est-ce le temps qui assombrit tout ?

Je m'inquiète de ne pas retrouver mon chemin, et plus encore de ne voir âme qui vive. Pour le coup, je ne reconnais plus rien dans ce bois. J'arrive à un carrefour et je reste perplexe au milieu de la croisée des chemins, bien en peine de choisir l'une ou l'autre direction. Je suis pensif, il faut bien que je prenne une décision, je ne vais pas tourner indéfiniment entre les arbres du bois. Je tente de réfléchir, voyons, je viens d'ici, de l'ouest donc, ma voiture est vers l'est, peut être suis-je allé trop vers le nord ? Je vais tenter à droite.

Sans plus de conviction et vaguement inquiet je prends l'allée de droite. Toujours aucun repaire, je m'avance entre des arbres que je ne connais pas. Je ne vois personne et cela fini par m'inquiéter. De plus, l'heure tourne et je sens bien que le jour décline. Quelle heure est il ? Je regarde ma montre, bien sur elle est arrêtée, l'aiguille des secondes ne tourne plus et elle indique quinze heures trente cinq. Je hausse les épaules et je continue mon chemin vers un lieu improbable.

Je marche depuis des heures sans rien reconnaître de mon lieu de prédilection, je commence à être hanté par la peur de me retrouver seul, la nuit, dans cette forêt. Un début de panique me prend, en plus je commence sérieusement à avoir faim. Je presse le pas, je fatigue, vers où aller ? Où demander mon chemin ? J'ai le souffle de plus en plus court, j'ai soif aussi.

Je perçois un trou d'eau un peu en retrait de la route, je vais aller un boire un peu et tant pis pour les microbes. Je me penche au dessus de l'eau et je suspends mon geste. Je reste là, je regarde mon image dans l'eau de la marre, je suis très pale, toute couleur a quitté mon visage. Pourtant je marche depuis des heures, je devrais être plutôt rougeaud à l'heure qu'il est ! En me penchant à nouveau je vois une marque rouge au milieu de mon front, je regarde sans comprendre, approchant encore mon visage de la surface de l'eau, j'en oublie de boire et je reste à contempler cette forme vaguement carrée au milieu de mon front.

Je reviens pourtant à mes préoccupations et mes mains plongent dans l'eau troublant par la même occasion mon image à la surface. Je bois entre mes mains réunies en coupe plusieurs fois, étanchant une soif plus grande que je ne la ressentais.

Quand j'ai fini de boire, je reste accroupi au bord de l'eau, attendant que le calme revienne et je regarde encore ma tête dans l'eau de la marre. Une marque rouge de forme carrée est bien visible au milieu de mon front.

J'ai du mal à m'extraire de cette contemplation, péniblement je me remets debout, je perçois alors toute ma fatigue et je comprends que je n'irai pas beaucoup plus loin. Il faut que je me

repose un instant, et pourtant le soir va tomber vite. Je regarde tout autour, cette situation est ridicule ! Je ne vais quand même pas passer la nuit au bois de Verrières à cinq kilomètres de chez moi !

La colère me redonne un peu d'énergie et je me remets en route, mais je me rends bien compte que je titube de fatigue. Non, décidément je ne pourrais pas aller bien loin. Je m'arrête au milieu du chemin et j'écoute, à la recherche du moindre bruit qui serait un indice de civilisation. Au bois on entend toujours une rumeur, impossible d'oublier l'activité humaine, alors écoutons.

Mais rien, pas un bruit, mis à part les branches des arbres et les feuilles agitées par le vent frais du soir. Je frissonne, décidément, je ne reconnais plus rien à rien.

La fatigue et le découragement font naître une espèce de désespoir. J'avise un tronc sur le bord du sentier et je m'y affale plus que je m'y assoie. La tête baissée j'essaie de rassembler ce qui me reste de force mentale pour tenter une réflexion sur mon sort, mais j'abandonne vite car il commence à faire froid maintenant. Il faut sérieusement que j'envisage de passer la nuit dans le bois. Je n'ai rien, pas de vêtement de rechange, mon pantalon est boueux et ma veste à bien regarder ne vaut guère mieux. Il va falloir que j'envisage un abri. Je tourne la tête à droite et à gauche, il y a des branchages par là, je me lève lourdement et je rassemble mes branches pour en faire une hutte sous laquelle je trouverai un peu de repos. Je rassemble de la mousse, des feuilles sèches dessous pour adoucir mon repos et quand je m'installe dans mon abri de fortune, il fait quasiment nuit.

Trop fatigué pour analyser quoi que ce soit, je m'endors sous les arbres, abandonnant la partie.

C'est la lumière du jour qui m'a réveillé. Etonné, je regarde autour de moi : qu'est ce que je fous là ? La question récurrente !

Je relève la tête, je frissonne, décidément le temps est frais. Au dessus le ciel est éclairci par rapport à hier. Je vois défiler des flocons blancs entre de grands moments de bleu. Je me sens courbaturé et affaibli. Pourtant il va falloir marcher encore, trouver la sortie, arrêter ce jeu ridicule et pour finir, rassurer au plus vite celle qui doit être aux cent coups !

Je rampe hors de mon abri à quatre pattes, la lumière me harcèle mais je finis par m'y faire, regardant tout autour de moi pour n'y voir que des lieux inconnus.

Je me mets debout et je perçois alors toute ma fatigue. Des douleurs se font jour au niveau de mes reins ou de mes genoux. Il faudra bien pourtant passer outre. Je me rends à la marre où j'ai bu la veille, cette eau représentant pour moi ma seule alimentation possible, et puis, je suis bien curieux de voir si j'ai toujours cette marque au milieu du front.

Hé oui ! Elle est toujours présente au milieu de mon front et je me demande bien où j'ai pu chopper cette cochonnerie !

Je ne m'attarde pas à la mare, je bois son eau entre mes mains et je me remets péniblement en route, tentant de me repérer au moindre indice, mais sans succès.

Le découragement a fini par avoir raison de mon corps. Après trois ou quatre heures de marche pénible, je me laisse tomber sur un tronc d'arbre, la fatigue me paralyse. Une rage impuissante me submerge en même temps qu'elle m'anéantit.

Seul dans la forêt, affamé et épuisé je suis bien incapable de raisonner. Je vais rester là un moment, il le faut, je ne peux pas aller plus loin, et quand bien même, à quoi bon puisque je ne sais plus où je suis !

Ma stratégie va désormais être une stratégie de survie !

Voilà ce que je me dis, affalé sur le tronc d'arbre, aussi abattu que le tronc lui-même.

J'ai la tête aussi vide que basse, je ne vois aucune solution immédiate pour me tirer de ce lieu devenu soudain si hostile.

Combien de temps suis-je resté ainsi ? Peut être une heure et demie ou deux heures,

qu'importe le temps désormais ? Je n'ai dans l'oreille que le murmure tranquille des branches agitées au vent frais qui court entre les troncs. Ce bruit me berce et finit par m'apaiser, il est reposant aussi et me permet de refaire quelques forces, si ce n'était cette faim qui commence à me tenailler sévère, ma situation serait acceptable. Mais la marre est bien loin maintenant, et là où je me trouve il n'y a pas d'eau. D'ailleurs le sol est très sablonneux par ici, un sable fin et blanc, je ne savais pas qu'il y en avait autant dans le bois de Verrières.

J'en suis là de mes réflexions lorsque j'entends autre chose que le vent dans les branches. Au début c'est presque imperceptible, je n'y prête pas attention avant de prendre conscience que ce que j'entends est le pas d'un cheval. Je me redresse, le souffle suspendu et l'oreille plus que jamais attentive. Oui c'est bien un cheval, mais je ne le situe pas. Je me lève de mon tronc d'arbre et je scrute autour de moi, tentant de découvrir d'où provient le bruit des sabots, mais ils sont trop éloignés. Je n'ai pourtant pas rêvé, j'ai bien entendu un cheval !

Je me force au calme, retenant mon souffle encore j'écoute de tout mon être. Oui, je perçois le bruit du cheval, je pense même qu'il se situe dans cette direction, plus loin sur le chemin.

Je me mets en marche, je cours presque à la rencontre de ce qui pourrait être ma délivrance, je fais cent mètres, deux cents mètres, je m'arrête au milieu de la route, j'écoute encore. Je crois bien que le bruit est plus proche, j'ai moins de mal à le percevoir. Je reprends mon chemin, je cours le long du sentier sur plusieurs centaines de mètres, je suis hors d'haleine puis je me fige et me force à respirer lentement. Pas de doute, je l'entends plus nettement et j'arrive à orienter le bruit, il vient légèrement de ma gauche en avant de moi.

Je reprends ma route en courant à foulées modérées, toute fatigue et fringale ayant momentanément disparues. A cinq cents mètres devant, je perçois un carrefour, sans doute le cheval y apparaîtra bientôt.

Je ne me suis pas trompé, alors que je suis encore à environ trois cents mètres, le cavalier apparaît avec sa monture, et puis un second. Je suis sauvé, je cours, je crie, enfin quelqu'un qui va pouvoir me renseigner.

Ils ne m'ont pas encore vu, ils continuent leur chemin et traversent le carrefour, je pique un sprint pour les atteindre, je crie en même temps, je manque de souffle et mes poumons commencent à me brûler. J'atteins le carrefour à mon tour, ils sont là à cinquante mètres et je me mets à crier plus fort. Ils se retournent, enfin, ils m'ont vu et ils arrêtent leurs chevaux.

Je me presse vers eux comme un dératé, j'arrive enfin à leur hauteur, ce sont des gardes forestiers tout de vert vêtus.

Comme je suis hors d'haleine je reste là incapable de proférer un son, essayant du geste de leur faire part de ma détresse.

Ils descendent de cheval et me regardent comme une bête curieuse, ils s'approchent, j'arrive enfin à retrouver un peu de souffle.

S'il vous plaît, pourriez vous me dire où je me trouve, je me suis perdu ?

Vous êtes dans la Forêt de Fontainebleau.

Hein !

Vous êtes à Fontainebleau !

Où ça ??

A Fontainebleau !

Je regarde mon interlocuteur, j'ai toujours le souffle bruyant. Puis je regarde le second garde qui s'est approché. Je répète dans un souffle « à Fontainebleau » comme si je n'avais pas compris les mots qu'ils viennent de me dire.

Qu'est ce que je fous là !

Les deux hommes me regardent sous le nez.

Ca ne va pas monsieur ?

Je secoue négativement la tête.

Non, je suis dans le bois de Verrières !

Ils se regardent puis ils me regardent, ils me scrutent de la tête aux pieds, ils ont vu mon jean sale, ma veste tâchée de boue, mon teint cadavérique et sans doute aussi ma tâche rouge sur mon front. Ils ouvrent de grands yeux et me regardent d'un air inquiet.

Non monsieur, me dit celui qui semble être le chef de patrouille, je vous assure vous êtes bien à Fontainebleau.

J'ai un malaise, mes jambes se dérobaient et fléchissaient, je titubais et je suis rattrapé sous les bras par les gardes qui me soutiennent.

On va vous appeler du secours.

Il sort un téléphone cellulaire et compose un numéro. Après une brève discussion, il se tourne vers moi et me parle.

On va vous emmener à la maison forestière et là on viendra vous chercher. En attendant on vous ramène à cheval.

Il s'en est suivi une séance épique, car il a bien fallu me hisser sur le dos d'un des chevaux, juste derrière le second du garde, et m'y tenir en équilibre.

Une fois là haut, les choses se passent mieux finalement et je fais le reste de la route dans un confort relatif, en tout cas, dans des conditions de fatigue bien moindre.

Il a quand même duré un certain temps ce voyage, ne me demandez pas combien de temps, je suis trop abasourdi pour avoir une notion claire du temps.

Juché sur le cheval j'essaie de mettre de l'ordre dans ma tête pour savoir comment j'ai pu passer du bois de Verrières à la forêt de Fontainebleau.

Enfin une clairière et en son centre la maison forestière. Plusieurs routes y convergent dont plusieurs asphaltées. Nous descendons de cheval et les gardes m'amènent à l'intérieur, ils me font asseoir et me demandent si ça va mieux.

J'ai faim, j'ai soif.

Oui bien sûr, on va vous donner ce qu'il faut.

Ils me préparent un petit déjeuner (ou un goûter !) qui est le bienvenu. Je l'apprécie comme un festin, il me semble ne pas avoir mangé depuis des lustres, la sensation des aliments descendant mon œsophage m'est presque nouvelle et surprenante. Je mange d'abord timidement la tranche de pain, l'accompagnant d'une gorgée de café. Toutes ces sensations, ces goûts me paraissent nouveaux, il me semble les redécouvrir et à la façon dont je regarde le bol de café puis la tranche de pain, mes interlocuteurs, assis en face de moi, se rendent bien compte que je ne suis pas un citoyen ordinaire.

Ils m'observent avec la plus grande attention, se demandant qui je peux être.

Ils finissent par me le demander et je décline mon identité. En fouillant mes poches, je retrouve mon portefeuille et je le leur tends. A l'intérieur, ma carte d'identité confirme ce que je viens de leur dire. Ils me demandent alors ce qu'il m'est arrivé et je leur explique qu'hier, je suis allé me promener dans le bois de Verrières et que j'ai fait un malaise.

Ils se regardent, incrédules, et me répètent que je suis bien à Fontainebleau. Pour me le prouver, le second se lève et me désigne la carte murale de la forêt de Fontainebleau en pointant son doigt sur le lieu où nous sommes.

Je secoue la tête, je n'y comprends plus rien et je répète sans arrêt « Qu'est ce que je fous là » J'ai du dévorer le reste de leur pain en même temps qu'un plein bol de café. Après quoi les deux hommes se concertent pour savoir quelle attitude tenir envers moi. Ils finissent par contacter la gendarmerie et peu de temps plus tard une fourgonnette bleue s'arrête devant la maison forestière.

Les deux gendarmes saluent les gardes et viennent vers moi.

Nous nous saluons.

Alors que vous arrive-t-il ?

Je ne sais pas !

Les gardes expliquent la situation, je répète ce que j'ai déclaré aux gardes, les gendarmes me regardent, ils me posent des questions sur ma tâche frontale, je réponds que j'ignore tout de sa provenance. Ils me demandent si je suis tombé, je réponds que non. Ils me trouvent mauvaise mine et décident de me prendre avec eux pour m'emmener à la gendarmerie et me faire examiner par un médecin.

Je prends congé des gardes forestiers, je les remercie pour leur aide et nous partons.

Encore quelques kilomètres et nous voici dans un village, j'ai eu le temps de lire le panneau à l'entrée de la bourgade, « Recloses »... Connais pas !

A la gendarmerie, nouveaux conciliabules entre gendarmes qui me considèrent comme une bête curieuse avant de m'inviter à répondre à leurs questions. J'ai le sentiment d'être un suspect qu'ils viennent d'arrêter. Je suis mal à l'aise dans ces locaux.

Assis sur le bout de ma chaise je fais face au gendarme qui tape avec deux doigts son rapport sur son ordi. Il me pose des questions auxquelles je tente de répondre de mon mieux. Je sens bien que ce que je peux lui dire ne le satisfait pas mais ce n'est pas de ma faute. Même si je ne le sens pas franchement hostile, je sens bien une méfiance dans son attitude et cela ne contribue pas à me mettre à l'aise. Je me sens gauche dans mes réponses, parfois même contradictoire, je me reprends, me contredis, je bafouille. L'homme en face de moi me regarde avec patience, les sourcils froncés il essaie de me suivre dans les méandres de mon cerveau perturbé.

Cela dure, encore des heures qui passent, je ne saurais les décompter. En définitive, avec un grand soupir, le gendarme met fin à notre entretien. C'est alors que, levant les yeux, mon regard se pose sur le calendrier mural.

Il s'agit d'un calendrier que l'on effeuille chaque jour, laissant apparaître une date quotidienne, souvent agrémentée d'ailleurs, d'un petite blague pour chaque jour de l'année.

Le gendarme a vu mon attitude changer, ma bouche s'arrondir, puis ma mâchoire pendre tandis que mes yeux s'arrondissent, enfin mon doigt pointe le calendrier.

Le gendarme regarde alternativement mon doigt et le calendrier sans comprendre.

Ce.... C'est la date d'aujourd'hui ?

Oui.

Mon regard va du gendarme au calendrier.

Ce n'est pas possible !

Pourquoi ?

Hier nous étions de douze Mai !

Le gendarme me regarde comme si j'étais un dément.

Non ! Hier nous étions le vingt Septembre !

Je sens le sang refluer de mon visage, ma tête se met à tourner, le gendarme danse devant mes yeux qui se brouillent et le rideau tombe sur la scène.

*

J'ai sursauté en ouvrant les yeux et en découvrant la blouse blanche à lunette penchée au dessus de moi. Je pousse un cri et je veux me relever, fuir de là, je ne veux pas subir....

Calmez vous me dit la blouse blanche, reposez vous un peu, vous venez de faire un malaise.

On va vous faire quelques examens, patientez un peu.

Je patiente donc, non sans me demander pourquoi j'ai soudain cette fâcheuse tendance à tomber dans les pommes. En fait je n'attends pas bien longtemps et la blouse blanche à lunettes revient un stéthoscope pendu autour de son cou.

Vous avez eu des problèmes cardiaques ?

Non.

Vous en êtes sur ?

Oui.

Silence. L'homme de l'art poursuit son examen, le stéthoscope se promène toujours sur ma poitrine. Il fixe son instrument sur ma peau et il se penche, sa physionomie est tendue, ses traits tirés, il écoute. Il hoche la tête, se redresse et soupire en regardant mon corps d'un air dubitatif.

Je ne comprends pas !

Quoi ?

Votre cœur bat tout à fait anormalement.

Je ne dois pas être le premier !

Non, certes, mais comme ça, je n'en ai encore jamais vu !

Ah !

Oui ! Il va falloir faire des examens complémentaires.

Je me sens bien pourtant.

Non vous êtes dans un état d'épuisement physique, nous allons devoir vous hospitaliser quelques jours. Votre tension artérielle est basse.

Ce n'est pourtant pas d'avoir marché en forêt qui m'a épuisé !

Certes non, vous étiez fatigué avant d'aller vous promener ?

Pas spécialement.

Alors comment expliquer que vous êtes non seulement déhydraté, mais qu'en plus vous présenté les symptômes des personnes mal nourries ?

Je l'ignore, je n'ai aucun problème de santé pourtant.

Le docteur me regarde et se penche vers moi. Il regarde mon front.

Il y a ces taches colorées que vous avez sur le front et sur l'abdomen.

Sur l'abdomen ?

Oui sur l'abdomen.

Je n'avais vu que cette tache carrée sur mon front.

Sur l'abdomen la tache est ronde et elle entoure votre nombril.

Qu'est ce que ça peut être ?

Si je le savais ! Ca ne ressemble à rien de connu, ce n'est pas de l'eczéma, pas une brûlure, pas d'origine allergique. Ca vous gratte, ou c'est douloureux ?

Non pas du tout.

Le docteur me regarde pensif.

Bon, je vais faire le nécessaire pour que vous restiez ici quelques jours, nous allons vous réhydrater et vous nourrir de façon à vous rétablir. Les gendarmes se chargent d'avertir votre famille et tout devrait rentrer dans l'ordre.

Combien de jours ?

Cela dépend de vous principalement, mais vous serez sous surveillance.

Pardon docteur, à quel hôpital suis-je ?

A Fontainebleau. Bon, à plus tard, je vais vous faire descendre en cardio pour des examens plus poussés, il faut tirer ça au clair.

La dessus le toubib tourne les talons et referme la porte derrière lui.

Quelle affaire pour une balade dans un bois ! Les gardes forestiers, puis les gendarmes et enfin on termine à l'hosto ! Ah ! Oui j'oubliais, on est plus au mois de Mai !

Mon corps se met à trembler comme si j'avais froid, une sueur froide envahit mon front et tous mes membres vibrent inexplicablement sans que je puisse plus les contrôler. L'évocation de ce trou de quatre mois dans mon existence éveille en moi des craintes et des spéculations qui dépassent et de loin tout ce que l'on peut imaginer.

Qu'ai-je fait durant tout ce temps ? Et ma femme qu'aura-t-elle fait ? Elle m'aura sans doute cru mort. C'est affreux de penser à tout cela en même temps.

Ma vie a été entre parenthèse pendant quatre mois, je n'ai pas vécu ce temps, il y a une coupure dans ma vie que je ne peux pas assumer. Quand j'essaie de me souvenir, tout se dérobe, aucun indice qui me raccroche à une réalité tangible. J'angoisse de ne pas maîtriser une période de ma vie : comment l'ai-je vécu ? Et si j'avais commis un ou plusieurs meurtres durant cette période ? C'est sans doute pour ça que je l'occulte ! Je suis un criminel et les gendarmes qui m'ont conduit ici ne tarderont pas à me confondre.

Je tremble entre les draps blancs de l'hôpital et c'est ainsi que me trouvent les deux infirmiers qui viennent avec un brancard pour me conduire en cardio. Je sursaute quand ils toquent à ma porte, m'attendant à voir apparaître les gendarmes les menottes à la main.

Ils ont vu mon regard apeuré et ils se méprennent sur le sens de ma frayeur, ils me rassurent, ce n'est absolument pas douloureux.

Tout en poussant mon brancard à travers les couloirs blafard de l'hôpital, ils plaisantent entre eux, ce sont des martiniquais rigolards qui me drivent avec adresse jusqu'en cardiologie où une infirmière blasée me reçoit et commence à poser les électrodes sur mon thorax.

Je l'entends derrière moi brancher les câbles à l'enregistreur et essayer la machine qui produit un feulement mécanique.

Quand tout est prêt, elle lance l'enregistrement et la machine se met à crépiter. J'entends l'infirmière derrière moi qui marmonne, elle arrête l'engin et vérifie ses branchements.

Ca repart dans les crépitements, nouvel arrêt, nouvelle vérification du matériel. Cette fois elle le fait avec plus de précaution, elle refait ses branchements, paraît satisfaite et l'examen est relancé.

François !!!!

Elle gueule derrière moi. Des pas dans le couloir.

Qu'est ce qui se passe ?

François, viens voir.

Nouveaux crépitements de l'électrocardiographe.

T'es sure de toi ?

Oui j'ai vérifié trois fois !

François trifouille les fils électriques.

C'est quoi ce délire ?! Merde ! Je n'ai jamais vu un truc pareil !

Je les regarde l'un après l'autre, ils sont sidérés de ce qu'ils voient.

Je peux savoir ?

Oui, d'après l'électro, vous devriez être mort ! On n'a jamais vu quelqu'un avoir un tel rythme cardiaque.

Vous êtes sur ?

Oui monsieur !

J'appelle le patron ? C'est l'infirmière qui a parlé.

Non attends encore on va le refaire.

A quoi bon, j'ai déjà vérifié.

Tant pis je recommence. Et François me replace les électrodes, il les relie à l'enregistreur, vérifie le fonctionnement et c'est reparti pour le même résultat, je ne devrais pas pouvoir vivre avec un tel rythme cardiaque.

L'infirmière est déjà partie, elle revient peu de temps après avec un homme aux cheveux blancs et aux lunettes d'écaille, très patron de service. Ils parlent ensemble tous les trois avec une certaine fébrilité, le dernier arrivé regarde les courbes en se massant le menton. Lui aussi éprouve le besoin de tout revérifier, de refaire un enregistrement pour un résultat similaire aux précédents.

Ca alors ! Finit par préférer le patron qui vient s'asseoir près de moi.

Vous vous sentez bien monsieur ?

Un peu fatigué mais pas trop mal.

Sans répondre il a pris un stéthoscope et il m'ausculte longuement, écoutant mon cœur qui bat la chamade et qui pourtant me maintient en vie.

Quand il le pose, sa moue reflète son désarroi.

Le dénommé François s'approche alors et lui suggère de me faire un électrocardiogramme d'effort.

On risque l'accident.

En y allant mollo.

Le boss hausse les épaules, on prend un risque quand même.

Non, on va prendre toutes les précautions nécessaires.

Il est intrépide le François, surtout si ce n'est pas sa peau ! J'assiste à toute la discussion entre les médecins qui finissent par me demander mon assentiment. Bah, pourquoi ne pas tenter, après tout je suis en milieu médical et bien placé pour être soigné rapidement en cas de pépin.

Bon ! Allons y.

Cent cinquante watts !

Oh ! Venez voir la courbe change !

Ce n'est pas possible !

Et si elle a changé regardez !

Ca va monsieur ?

Oui oui je vais bien et je pédale bien à l'aise sur ma bécane.

On monte un peu ?

Cent soixante dix watts, vas y.

Ca va toujours ?

Pas mal et vous ?

Regardez la courbe redevient normale !

Extraordinaire !

Vous ne fatiguez pas ?

Pas pour l'instant ; il me reste quelques forces.

Deux cents watts ?

Vas y pour deux cents

La courbe est tout à fait normale maintenant.

On reste à deux cents un petit moment.

Ils retiennent leur souffle devant l'enregistreur qui semble se stabiliser et leur donner les courbes qu'ils attendent.

Deux cent vingt.

L'infirmière tourne la molette qui durcit les pédales et ma cote devient un peu plus raide.

R.A.S. dit François tandis que le patron regarde par-dessus ses lunettes d'écailles.

Je commence à transpirer et le staff s'en rend compte.

Bon ! Dit le patron on va redescendre doucement, deux cents watts.

François libère un peu la machine et je me remets à pédaler allègrement pendant que les trois ont les yeux rivés sur l'enregistreur.

La courbe est stable, descends à cent quatre vingt.

Mon pédalage devient léger et je sens le rythme cardiaque s'apaiser, mes trois compères regardent toujours leur machine avec autant d'attention.

C'est toujours bon, dit le patron mets cent cinquante pour voir ?

François tourne la molette et les pédales sont encore plus légères sous mes pieds. L'instant est critique, je sens la tension des scientifiques tout à fait palpable.

Oh ! Regardez ! La courbe commence déconner !

C'est François qui a réagi le premier, il est fébrile et de son crayon il coche le papier de

l'enregistreur au moment où le changement s'opère. Le patron murmure doucement « Qu'est ce que c'est que ça ! » Il a le nez sur la feuille lui aussi, il la fixe incrédule.

Vous vous sentez bien monsieur ?

C'est François qui me pose encore la question.

Oui ça va, un peu fatigué quand même mais ça va.

Ils me regardent tous les trois d'un air inquiet et je les dévisage l'un après l'autre. François paraît exalté par ce rythme cardiaque anormal, le patron me regarde avec méfiance et l'infirmière paraît navrée de ce qui m'arrive. Je les regarde à tour de rôle, gêné de leur poser un problème apparemment insoluble qui met en échec leur science si bien huilée d'habitude.

Bon ! On pose un holter.

C'est le patron qui vient de parler et aussitôt dit aussitôt fait, je repars de la cardio appareillé d'un enregistreur qui va me surveiller pendant vingt quatre heures.

Quand je regagne ma chambre, une surprise m'attend puisque ma femme est la qui me tombe dans les bras en pleurs. Les effusions durent à n'en plus finir et je finis par moi aussi verser des larmes tant son émotion est communicative et intense. Elle a eu peur bien sûr, elle m'a cru à jamais perdu et une disparition sans trace est encore plus douloureuse à vivre qu'un accident. Visiblement elle est atteinte nerveusement et les médecins présents nous assurent qu'ils vont faire le nécessaire pour elle en assurant notre confort, car il est évident qu'elle restera là le temps de mon hospitalisation.

Quand nous sommes enfin seuls, elle me pose bien entendu la question :

Où étais tu pendant tout ce temps ?

Je ne sais pas ! Pour moi nous devrions être le treize ou quatorze Mai, je suis allé me promener dans le bois de Verrières, point !

C'est incroyable !

Je n'y comprends rien non plus. Et de lui expliquer mon malaise dans le bois, ma perte de connaissance juste après avoir croisé une biche, mon retour à la conscience en forêt de Fontainebleau et mon sauvetage par les gardes forestiers. Elle me regarde les sourcils froncés. Et cette tache sur ton front ?

Figures toi que j'ai la même sur le ventre ! Je lui montre, elle me demande encore si cela me fait mal, je hoche la tête, pensif et un peu désabusé de tout ce qui m'arrive.

Commence alors un long monologue où elle me fait le bilan des quatre mois précédents, ses démarches, ses craintes, ses affres, les suspicions de toutes sortes, les nuits blanches, les espoirs et les désespoirs. Quand elle s'arrête enfin, je la regarde et je lui demande pardon pour tout ce mal que je lui ai fait, involontairement sans doute, mais quand même.

Longtemps dans la nuit nous avons cherché le pourquoi cette disparition sans trouver un indice satisfaisant. J'ai eu beau faire appel à tous mes souvenirs, au moindre indice, à chaque seconde de cette promenade, rien qui n'ait pu apporter un début d'explication.

Les résultats du holter n'ont pas apporté davantage d'éclaircissement, mon cœur bat anormalement. Des radios du cœur ont été faites, j'ai vu d'autres médecins et des éminents, venus de Paris et tous ont regardé mes résultats en se tenant le menton, dubitatifs.

En huit jours d'hôpital, j'ai récupéré physiquement assez de force. Ma tension artérielle est remontée à un niveau normal et mon cœur a battu chaque jour sous la haute surveillance de la faculté sans que celle-ci n'y trouve grand-chose à y redire. De guerre lasse, un beau matin le chef de clinique m'a signé mon bon de sortie et j'ai fermé la porte de cette aventure derrière moi.

*

J'ai retrouvé mon chez moi, mes habitudes, mais pas le repos. On ne perd pas quatre mois de sa vie sans se poser mille questions. Pourtant le temps efface bien des choses dans le corps et dans l'âme. Un matin, mes tâches rouges ont commencé à se résorber et une semaine plus

tard toute trace avait disparu de mon visage.

Un jour, j'ai décidé de refaire le chemin de ma promenade malgré toute mon appréhension. J'ai convaincu ma femme de m'accompagner et nous sommes partis pour le bois de Verrières. C'était l'automne et les arbres étaient parés d'or et de brun, une belle journée pour une balade au grand air. Les rares marcheurs que nous avons croisés n'auraient jamais pu imaginer mon appréhension et puis ma crainte et puis ma frayeur au fur et à mesure que mes pas se rapprochaient du lieu de mon évanouissement. Ce jour là, le bois avait retrouvé depuis fort longtemps son calme séculaire mais je sentais derrière chaque tronc d'arbre une hostilité que je ne savais définir. J'ai caché au mieux cette crainte injustifiée mais ma femme, fine mouche, et me connaissant bien m'a jeté un regard inquisiteur.

Ca ne va pas ?

Si, si je te jure !

Je vois bien que ça ne va pas !

Ca va se passer, on est près de l'endroit où j'ai vu la biche au milieu du chemin, tiens c'est la !

Oh ! Ton front !

Quoi mon front ?

La tâche ! Elle est revenue !

Quoi ?!!!

Puisque je te le dis !

Ma femme a fouillé fébrilement son sac à la recherche de son poudrier, elle l'a ouvert et m'a tendu le miroir. Au milieu de mon front la tâche était revenue, rouge et parfaitement visible, d'autant plus que ma pâleur était cadavérique.

Ce n'est pas possible ! Ai-je murmuré ! Viens, viens vite, quittons ce bois, la biche va revenir, je le sens ! Viens cours, la voiture est là, pas loin.

Et j'ai couru les trois cents derniers mètres de notre promenade. Quand ma femme m'a rejoint auprès de la voiture, j'étais encore essoufflé et ma pâleur toujours aussi impressionnante.

Elle m'a regardé d'un drôle d'air.

Ce sont les biches qui te mettent dans cet état ?

Non, pas LES biches, LA biche.

En fronçant les sourcils elle m'a regardé et j'ai lu dans ses yeux toute la crainte peinte sur mon visage. Elle m'a pris la tête entre les mains et m'a embrassée.

Allons, ne traînons pas ici, rentrons.

Comme j'étais trop nerveux, elle a pris le volant pendant que je m'efforçais au calme sur le siège près d'elle. Dans ma tête, une tâche brune remontait en surface petit à petit, une forme floue dont les contours se précisaient pour prendre la forme d'une biche aux yeux noirs en amande, étirés sur les cotés de sa tête et son regard se tournait vers moi.